

Il était temps. Le malheureux allait lâcher prise. On entendait d'en bas, au milieu du silence anxieux qui s'était fait, toutes les voitures arrêtées, la circulation et le mouvement de Paris interrompus, toutes les fenêtres chargées de têtes qui osaient à peine respirer, le sifflement rauque qui s'échappait par instants de la poitrine du pauvre homme, le craquement sinistre de ses nerfs tendus. Des bravos s'élevèrent, semblable à un crépitement de fusillade, puis des acclamations enthousiastes. Le premier des pompiers était enfin arrivé à l'extrémité du toit. Il touchait du doigt le malheureux gardien de la paix. Leur souffle devait se confondre. On le vit accrocher autour du corps de l'infortuné la corde qu'il tenait à la main, puis celui-ci abandonnant son point d'appui se laissa glisser lentement le long du câble, jusqu'au balcon voisin. Il était sauvé. Les applaudissements redoublèrent. Les pompiers remontèrent un à un et un soupir formidable sortit de toutes les poitrines haletantes.

L'assassin respira aussi, mais en même temps, l'angoisse le reprit. La chasse allait recommencer, c'est à lui maintenant qu'on allait revenir. En effet, de tous côtés, les yeux le cherchaient déjà. Il sortit de sa cachette pour reprendre sa course. Mille regards l'aperçurent, mille cris s'élevèrent, mille doigts le désignèrent. Les toits se hérissèrent de monde. Il reprit sa course, effaré. Il franchit les cheminées, se laissa glisser de toit en toit, poursuivi par les clameurs, les huées, les menaces et les cris de mort. Mais après quelques minutes, il s'arrêta, haletant, à bout de courage, comme le cerf forcé par une meute acharnée.

Du reste, il ne pouvait aller plus loin. Une large baie, une rue, s'ouvrait maintenant entre les maisons. Impossible de la franchir, impossible de reculer en arrière. La foule, qui devinait son embarras, son émoi, la foule impitoyable, aveugle, poussait de nouveaux cris de triomphe, battait des mains; comme un instant auparavant, et comme tout à l'heure, un pompier s'avancait, une corde à la main. Il eut un sursaut éperdu. Du regard, il mesura l'abîme ouvert devant lui. Il parut vouloir s'élancer; mais avant qu'il n'eût pu mettre son projet à exécution, il se sentait fouetter par le câble lancé, comme un lasso, et immobilisé, annihilé; en un clin d'œil, il était entouré, enchaîné, avec des canons de revolvers braqués sur lui. Il ne chercha pas à résister et se laissa emmener.

Il ne retrouva sa présence d'esprit que lorsqu'il se vit en présence du commissaire. C'était dans une pièce carrée, meublée d'une table et de quelques bancs, éclairée par un papillon de gaz. Au dehors, la foule battait les murs comme les flots battent une digue. On entendait autour de la pièce une sorte de grondement sourd, revolvant de minute en minute plus menaçant; mais aucun curieux n'avait pu pénétrer. Il était seul avec le magistrat et son secrétaire. Les agents étaient restés derrière la porte qu'ils gardaient. Le commissaire l'examina quelques instants, parut effrayé de l'expression de sa physionomie.

—Comment vous appelez-vous? demanda-t-il brusquement.

Pas de réponse.

—D'où venez-vous?

Même silence.

—Pourquoi avez-vous tué cet homme?

Le meurtrier parut ne pas entendre. Le magistrat fit un geste de menace.

—Ah! vous ne voulez pas parler! Nous vous forçons bien à délier votre langue!

L'inconnu se redressa vivement. Un éclair jaillit de ses yeux.

—Jamais! s'écria-t-il d'un ton énergique, jamais vous ne saurez qui je suis, d'où je viens, pourquoi j'ai commis ce meurtre! Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis ni un voleur, ni un criminel, c'est que l'homme qui est mort avait mérité cent fois de mourir. Je n'ai pas assassiné. J'ai fait justice! Je ne voulais pas le tuer, d'ailleurs. C'est Dieu qui l'a frappé!

L'homme avait prononcé ces mots d'un air exalté, les yeux au ciel. Le commissaire haussa les épaules.

—Oui, nous connaissons cette antienne, grommela-t-il, on nous l'a souvent chantée!

Il frappa sur un timbre. Deux agents entrèrent.

—Qu'on mène cet homme au dépôt, commanda-t-il, et qu'on le garde avec soin.

Puis, se tournant vers le meurtrier:

—Nous verrons demain si vous serez de meilleure composition. La nuit vous portera conseil.

—Pas plus demain qu'aujourd'hui, dit fermement l'inconnu, vous ne saurez qui je suis.

Le magistrat fit un geste et on l'entraîna.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Les voyages pittoresques commencent à devenir rares en France, car les chemins de fer s'y multiplient. Dans quelques années d'ici, on ne trouvera plus cent kilomètres à faire en diligence. La région la moins favorisée encore aujourd'hui, sous le rapport des facilités de communication, est sans contredit la Sologne. C'est donc dans cette province qu'il faut aller pour retrouver nos bonnes voitures publiques, en faisant le voyage de Salbris à Aubigny.

Le trajet se fait de nuit, car c'est à deux heures du matin que la voiture part de la gare de Salbris, dans un éclaboussement de bruit, sonneries de grelots, claquement de fouets, grincement de roues, hennissement des chevaux impatients, battement des sabots sur la route dure. Chacun s'est réconforté à l'auberge ouverte jusqu'à cette heure. Le conducteur est lesté de quelques petits verres destinés à chasser la brume. Il est plein de l'entrain qui manque à ses chevaux. Il fouaille à droite et à gauche, crie à tort et à travers, rit avec les voyageurs, sort sa pipe, la bourre, l'allume et en route!

On s'avance sur un chemin bordé de sapins, qui semblent faire la nuit dans la nuit même. Une odeur réconfortante de résine vous monte aux narines. S'il fait du vent, des hurlements étranges, cadencés comme une houle de mer, s'échappent de la forêt. Les têtes flexibles qui se courbent vous font songer à autant de géants qui vous salueraient au passage, et les troncs droits, élancés, sans feuilles, rangés symétriquement, ressemblent à une armée en bataille. Parfois la lune s'y glisse et répand sur le sol, hérissé de feuilles pointues comme un dos de porc-épic, une lueur d'argent, paisible et blanche.

On s'arrête à Souesmes. C'est le relai.

Mais nous sommes au bout de notre route. Une demi-